

Le livre dont vous êtes l'héroïne

Autor(en): **Ricci Lempen, Silvia**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **81 (1993)**

Heft 1

PDF erstellt am: **05.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-280218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le livre dont vous êtes l'héroïne

Les féminismes se succèdent, le féminisme reste: démonstration convaincante dans le dernier ouvrage de Martine Chaponnière.

Parler du livre d'une amie, c'est difficile, surtout quand ce livre raconte une histoire – celle du féminisme suisse, et celle du journal *Femmes suisses*, où elle s'est en grande partie inscrite – qui a nourri et continué de nourrir tout un pan de vie partagée dans le travail et le militantisme. Je ne ferai pas semblant, pour échapper à cette difficulté, de pouvoir parler du livre de Martine Chaponnière comme s'il avait été écrit par une étrangère, comme s'il racontait une histoire qui ne me concerne pas.

Ce livre me touche profondément, et je ne le cacherai pas; je suis du reste convaincue qu'il touchera de la même manière beaucoup d'autres parmi les féministes qui le liront, même si elles ne connaissent pas personnellement l'auteure – enseignante à l'Université de Genève, figure de proue du féminisme romand et ancienne présidente de *Femmes suisses*. Parce qu'elles sentiront, tout simplement, comme moi, que c'est d'elles qu'on y parle.

Education

Spécialiste de la formation des femmes, Martine Chaponnière consacre son ouvrage à la relation entre féminisme et éducation. Une relation qui évoque d'emblée à nos yeux la problématique de l'éducation non sexiste, telle qu'elle s'est développée depuis les années septante, mais qui était envisagée en de tout autres termes chez les féministes des premières décennies du siècle, celles que l'auteure appelle les féministes du «mouvement initial».

Ce dont il était question à l'époque, en effet, ce n'était pas l'égalité des chances entre les deux sexes, mais le plein épanouissement des potentialités féminines, lesquelles étaient conçues comme très différentes des potentialités masculines. Ce qu'on réclamait pour les femmes, naturellement destinées à la maternité et au soin d'autrui, c'était une éducation qui leur permit d'accomplir au mieux leur vocation, c'est-à-dire de devenir de bonnes mères, de bonnes ménagères et de bonnes travailleuses, pour celles qui devaient gagner leur vie, dans les professions du social, de la santé, et bien sûr... de l'éducation.

A première vue, des revendications de cet ordre se situent aux antipodes de ce que nous appelons aujourd'hui le féminisme. Mais il faut bien se rendre compte que,



dans le contexte du début du siècle, elles visaient à réaliser une certaine forme d'insertion sociale des femmes, à faire reconnaître leurs qualités humaines et l'importance de leur rapport à la collectivité, toutes choses qui n'allaient pas de soi. D'autre part, si l'on réclamait alors à cor et à cri un enseignement ménager obligatoire pour toutes les filles (tout un chapitre du livre, passionnant, est consacré à ce thème) on réclamait aussi, dans la foulée, une éducation civique qui leur fût adaptée, et qui pût leur permettre, sans renier leur féminité, de s'intéresser à la chose publique en connaissance de cause. C'est sur ce terrain-là que s'est développé le suffragisme.

Dans le «mouvement initial», explique Martine Chaponnière, l'éducation était conçue comme l'instrument par excellence pour «devenir femme», pour réaliser «l'approfondissement par la femme de ce qui constitue sa particularité et sa force propre», selon les termes d'une pédagogue

du début du siècle, Elisabeth Huguenin. Dans le «nouveau mouvement», qui a vu le jour il y a désormais une bonne vingtaine d'années, c'est tout le contraire: il s'agit plutôt de retrouver une identité féminine brimée et occultée par l'oppression sexiste et par les préjugés sur la soi-disant nature féminine. Il s'agit, en somme, non pas de «devenir femme», mais de le «redevenir» à travers un processus de libération. L'éducation vise dès lors non pas un apprentissage mais bien un désapprentissage, la déconstruction de tous les déterminismes.

La quadrature du cercle

Les deux approches paraissent antithétiques. Pourtant, il existe une continuité et même une imbrication réciproque entre l'une et l'autre: le livre le montre bien, et c'est en cela qu'il est, non seulement instructif, mais aussi émouvant. Comme Martine Chaponnière, qui le dit dans son introduction, nous puisons toutes nos références féministes aussi bien dans le «mouvement initial» que dans le «nouveau mouvement»; et la vogue actuelle du «féminisme de la différence» prouve que l'histoire du féminisme n'est pas une histoire linéaire, où les étapes franchies seraient abolies, mais une histoire circulaire où les questions anciennes ne cessent de revenir et de nous interroger.

Emouvant, le livre l'est aussi, pour toutes celles qui, à un titre ou à un autre, sont proches de *Femmes suisses*, parce qu'il y est beaucoup question du journal et de sa fondatrice, Emilie Gourd. Ce n'est pas par hasard qu'il est sorti de presse le 12 novembre dernier, le jour où nous avons fêté à Lausanne les quatre-vingts ans de cette publication qui incarne, de mouvement en mouvement, la permanence du féminisme romand.

Silvia Ricci Lempen